

UN DOCUMENTAIRE ANIMÉ
DE MARINE LACLOTTE

En partenariat avec l'hôpital psychiatrique de Cadillac

folie douce
folie dure



Monsieur le Président,
Monsieur le Directeur Général,
Mesdames, Messieurs,

Pour me présenter en quelques mots, je suis originaire de Bruges (mais le Bruges (33) de Bordeaux...J'avais pourtant demandé à ma mère : Bruges quoi !! LE VRAI ! LE BELGE ! Mais nous nous étions mal comprises....Ah quel Dommage !).

Donc, j'ai commencé mes études à Bordeaux, où j'ai passé un BAC STI en Arts Appliqués, puis, à tout juste 18 ans, j'ai migré dans le Nord, à Lille, pour y faire un Diplôme des Métiers d'Arts en Cinéma d'Animation.

Et enfin, j'ai atterri à Angoulême pour poursuivre avec l'EMCA, l'Ecole des Métiers du Cinéma d'Animation, où j'ai obtenu haut la main, en juin 2014, mon diplôme de 1er Assistant Réalisateur en Cinéma d'Animation, avec les félicitations du Jury. Quelle joie !!

J'ai eu ma première expérience avec le milieu de la production, en sortant de mon DMA. Un membre de mon jury de fin d'études, Stéphane Piquet, producteur de sa boîte naissante ArtFX Studio à Lille, m'avait contactée quelques mois après mon jury pour me proposer de produire mon projet de fin de DMA : «*Question d'équilibre*», une histoire touchante entre un vieux monsieur et sa petite poule (une vraie petite poule hein, bien que métaphoriquement, elle pouvait représenter une femme, avec son côté maternant et sacrément entêté).

Mon projet de court métrage posait quelques questions sur la place que l'on peut se trouver dans le monde à la fin de la vie...

J'ai beaucoup travaillé sur le dossier de ce court métrage, et nous avons obtenu l'aide à la production et à la musique de Pictanovo (région Nord Pas de Calais). Mon coeur palpitait de bonheur !

Mais malheureusement...quelques temps plus tard, la boîte de Stéphane coulait, et il n'a pas pu faire suivre ses projets en cours. Une grosse déception pour moi à ce moment-là.

Mais cette expérience m'a appris énormément de choses et m'a aussi permis de me présenter aux élections des membres du Comité de lecture de Pictanovo, et à ma grande surprise, d'être élue suppléante pour les trois années à venir.

Par ailleurs, j'étais en train de consolider ma «personnalité cinématographique» à l'EMCA, j'ai donc mis ce projet bien au chaud dans un coin de ma tête.

C'est à la même période que je réalisais mon documentaire animé en partenariat avec le CREADOC (le Master de documentaire d'Angoulême), *Ginette*. C'était une expérience unique ! Une nouvelle façon d'appréhender la création d'un film d'animation, en intégrant du réel, des témoignages vrais, touchants, poignants. Ce mois de réalisation était un pure bonheur pour moi, j'avais la sensation de découvrir un «genre» fascinant, où l'utilité de l'animation prenait tout son sens à mes yeux. Elle renforçait des propos réels, montrait ce que la prise de vue ne pouvait pas montrer, les émotions en mouvements, en couleurs, tout pouvait donner force aux témoignages recueillis.

Ginette a été sélectionné au Festival international Henri Langlois en compétition officielle, puis dans plusieurs petits festivals.

Ce court documentaire animé a été remarqué par la productrice de De films en Aiguille, Carine Ruszniewski, qui m'a contactée au cours de ma dernière année d'études pour me proposer de travailler sur un documentaire en cours de financement dans sa boîte, *Samuel, Izieu et moi*, un documentaire hybride de Audrey Gordon,

mêlant prise de vues réelles, archives et animation.

En charge de la réalisation des 15 à 20 minutes d'animation du film, j'ai réalisé toutes les recherches graphiques, ainsi qu'un test d'animation et de mise en scène sur une séquence et beaucoup d'écrits avec Audrey.

Me rapprocher à nouveau du documentaire, aller à la rencontre de l'autre, parler du réel et utiliser l'animation comme outil pour raconter et ressentir a encore plus titillé mon désir de travailler à partir de sources documentaires.

Mon film de fin d'études *Franck Krabi* est une fiction de 15 minutes, mais avec une nappe de fond inspirée de choses réelles. Il est le début de ma réflexion sur un sujet qui me parle, et que je souhaite continuer à creuser du côté du réel: «l'humanité de la folie».

Et pour finir, j'ai tout dernièrement réalisé l'un des treize courts métrages de la collection *En sortant de l'école*, rendant hommage à la poésie de Robert Desnos, produite par Delphine Maury (Tant Mieux prod), France Télévisions et Bayard Jeunesse, collection réalisée cette année à Angoulême dans les studio TTK et 2 minutes.

Mon court métrage, *Papier Buvard*, parle de la douceur et des plaisirs de l'enfance que l'on conserve en nous pour la vie...

Une sacré belle aventure, avec une rencontre inoubliable, celle de Françoise Bertin, qui a fait la voix âgée de mon film, et qui a marqué ma mémoire par sa joie de vivre et son énergie inépuisable.

Actuellement, je travaille en tant qu'animatrice à Once Upon a Toon, sur le court métrage *Cour de Récré*, réalisé par Claire Inguimberty et Francis Gavelle.

Mais ce qui m'anime, ce qui me motive en me levant le matin, qui me fait palpiter, et m'excite: c'est de faire des films ! De parler en image, de faire passer à d'autres ce que je ressens, les émotions qui me traversent, me bouleversent, les sensations infinies de plaisir et de tristesse qui me touchent. J'aime l'idée de les partager, du mieux possible, à travers l'animation, dans l'espoir que ça touche d'autres personnes...

Alors, tant qu'Angoulême veut encore un peu de moi, je vous sollicite aujourd'hui pour m'aider à écrire un documentaire animé, *Folie douce, Folie dure*.

Il y a encore beaucoup de travail à faire pour avoir un vrai scénario, mais j'ai quand même de très fortes envies, des intentions, et quelques images à vous montrer et vous faire lire, qui peut-être vous donneront envie de m'aider à écrire ce film, sur un sujet que je porte en moi depuis longtemps.

En espérant que les «pré pémices» de ce court documentaire animé vous parleront, Monsieur le Président, Monsieur le Directeur général, Mesdames, Messieurs, je vous adresse mes plus sincères salutations et vous remercie pour le temps consacré à la lecture de mon travail.

Bien Cordialement,

Marine

origine du projet

Folie douce, Folie dure (titre provisoire) est un projet de documentaire animé qui dure entre 10 et 15 minutes, et qui vient faire suite à deux films que j'ai réalisés à l'EMCA, chacun pour des raisons différentes: *Ginette* et *Franck Krabi*.

Lors de mon cursus, j'ai eu la chance de réaliser un court métrage, *Ginette*, sous cette forme de «documentaire animé», avec Benoit Allard, un étudiant de l'école du CREADOC (Master en écriture et réalisation de Documentaire, à Angoulême). Le film dure 3'46 minutes et a été réalisé en un mois: une semaine de montage son des témoignages, puis trois semaines de réalisation de l'animation. C'est l'une de mes expériences les plus enrichissantes.

Le film que j'ai réalisé, *Ginette*, a été créé dans une toute autre démarche que les courts métrages de fiction habituels. Nous sommes partis de témoignages et d'enregistrements documentaires pour concevoir la trame narrative du film.

Benoit avait recueilli pour son documentaire sonore *Ombres paysages* différents témoignages de femmes dans le milieu de l'agriculture ; ces témoignages visaient à un questionnement sur la place que les femmes occupent dans ce milieu très masculin.

Parmi elles, une m'a énormément touchée: Ginette Marzat.

C'est comme ça qu'avec Benoit, nous nous sommes mis à écouter tous les rushes qu'il avait d'elle, des heures de récit de sa vie cousu/décousu et l'ambiance sonore de son environnement... Il se dégageait une vive émotion de son discours mélancolique de femme, de mère et d'épouse, avec un sacré caractère, mais aussi la conscience de son âge, du temps qui passe, et le recul sur sa vie.

La sincérité et la véracité de ses paroles m'ont beaucoup émue.

J'avais envie de faire revivre ses souvenirs en images, de mélanger présent et passé, de retranscrire ses émotions en couleurs, en images animées...

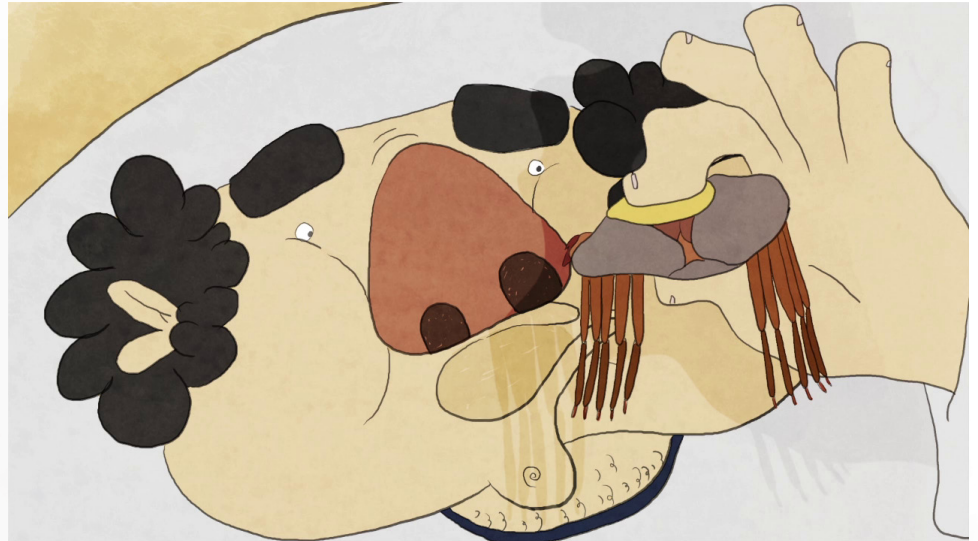
Le film a été sélectionné en compétition officielle au Festival International Henri Langlois.

Et ce mélange entre source documentaire au son, et liberté totale de retranscription à l'image m'a donné l'envie de recommencer cette expérience.

Mais cette fois ci, en me frottant moi même au sujet réel.



Ginette, documentaire animé, 3'46, 2013



Je suis depuis toujours très attirée par «les autres», et par ce qui nous rend tous égaux dans nos différences.

Je suis passionnée par le cinéma Belge (et notamment celui de Bouli Lanners qui fut le sujet principal de mon mémoire en DMA), qui met souvent en scène la misère sociale, mais avec une telle humanité, et une dose énorme d'espoir.

L'espoir qui nous raccroche tous à la vie.

C'est un peu cela que j'ai commencé à aborder dans mon film de fin d'études **Franck Krabi**, de 14'16 minutes, réalisé en 7 mois (sélectionné au Carrefour de l'Animation en sélection «étudiante» et en sélection «coup de coeur», au Festival International de Bruz, à la Fête de l'anim' Lille/Roubaix/Tourcoing, au Festival national du court métrage étudiant de la TéléSorbonne, au Festival du film environnemental de Poitiers, au Festival international Anifilm 06, Trebon, République Tchèque). Avec cet homme emprunt de solitude, et marqué par sa différence, dans une société stigmatisante qui tolère mal «l'a-normalité».

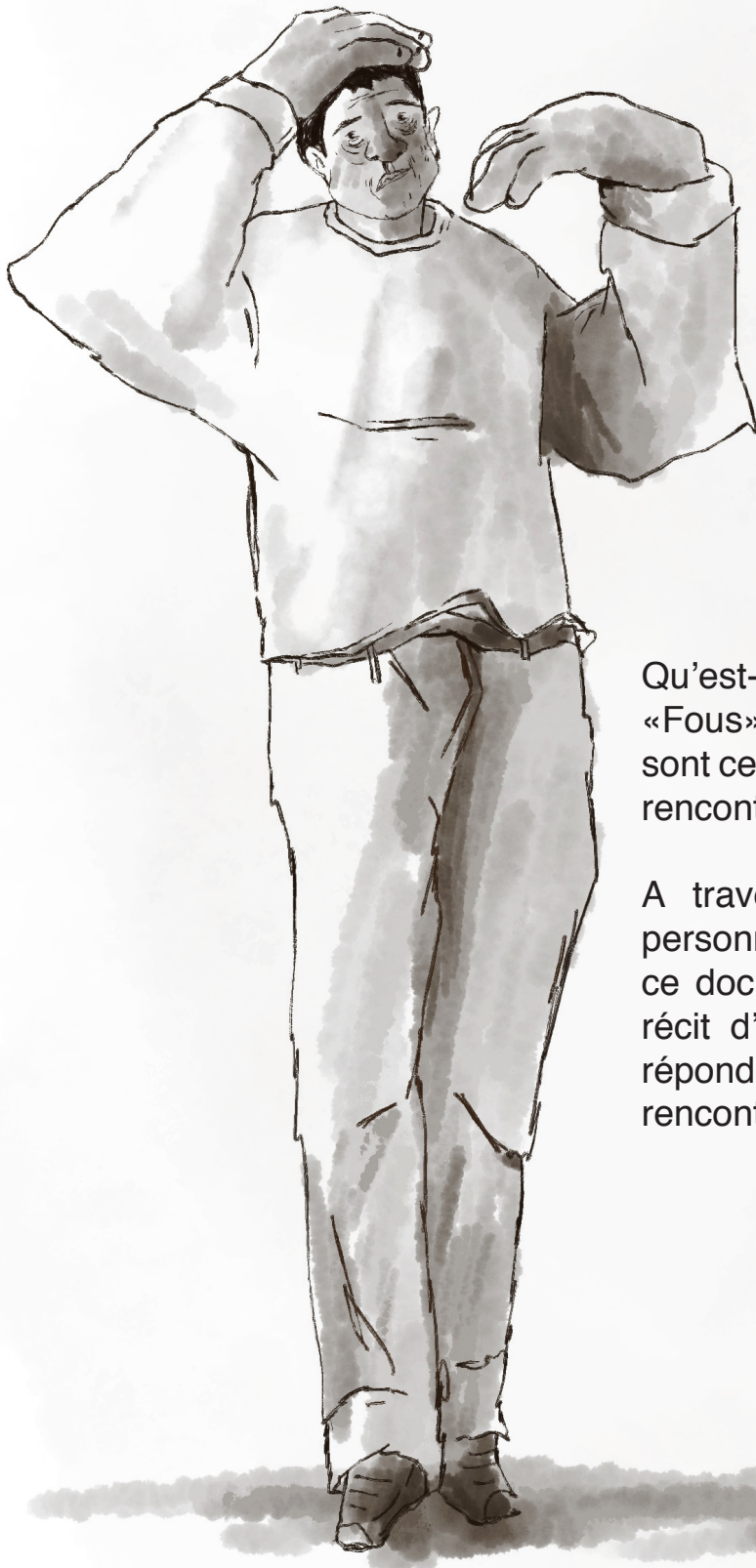
En m'intéressant à la question de la «folie», l'insensé, l'errance, le désordre de la pensée, la démesure dans les attitudes, les émotions, la parole et la sensibilité, bref, la part d'humanité de ces personnes «hors normes».

J'ai travaillé mon personnage, Franck, en m'inspirant de personnes atteintes de troubles psychiques, croisées à Cadillac, dans la ville et dans l'enceinte de l'hôpital psychiatrique où j'ai pu travailler un été grâce à ma mère, Béatrice Cazemajou, assistante sociale dans cet hôpital.

Certaines répliques du film sont des phrases que j'ai réellement entendues, notamment «*je vais vous désigner*», que mon voisin d'enfance, Pedro (accueilli par l'hôpital de jour de Cadillac, mais résident en appartement), disait lorsque nous ne nous garions pas correctement sur la place.

Je voulais essayer, dans mon film «Franck Krabi», de redonner à ce personnage décalé, un visage humain.

Mon intérêt pour ce sujet se prolonge dans ce nouveau projet. Mais je voudrais cette fois-ci être encore plus proche de la réalité en faisant un documentaire animé, sur «l'humanité de la folie».



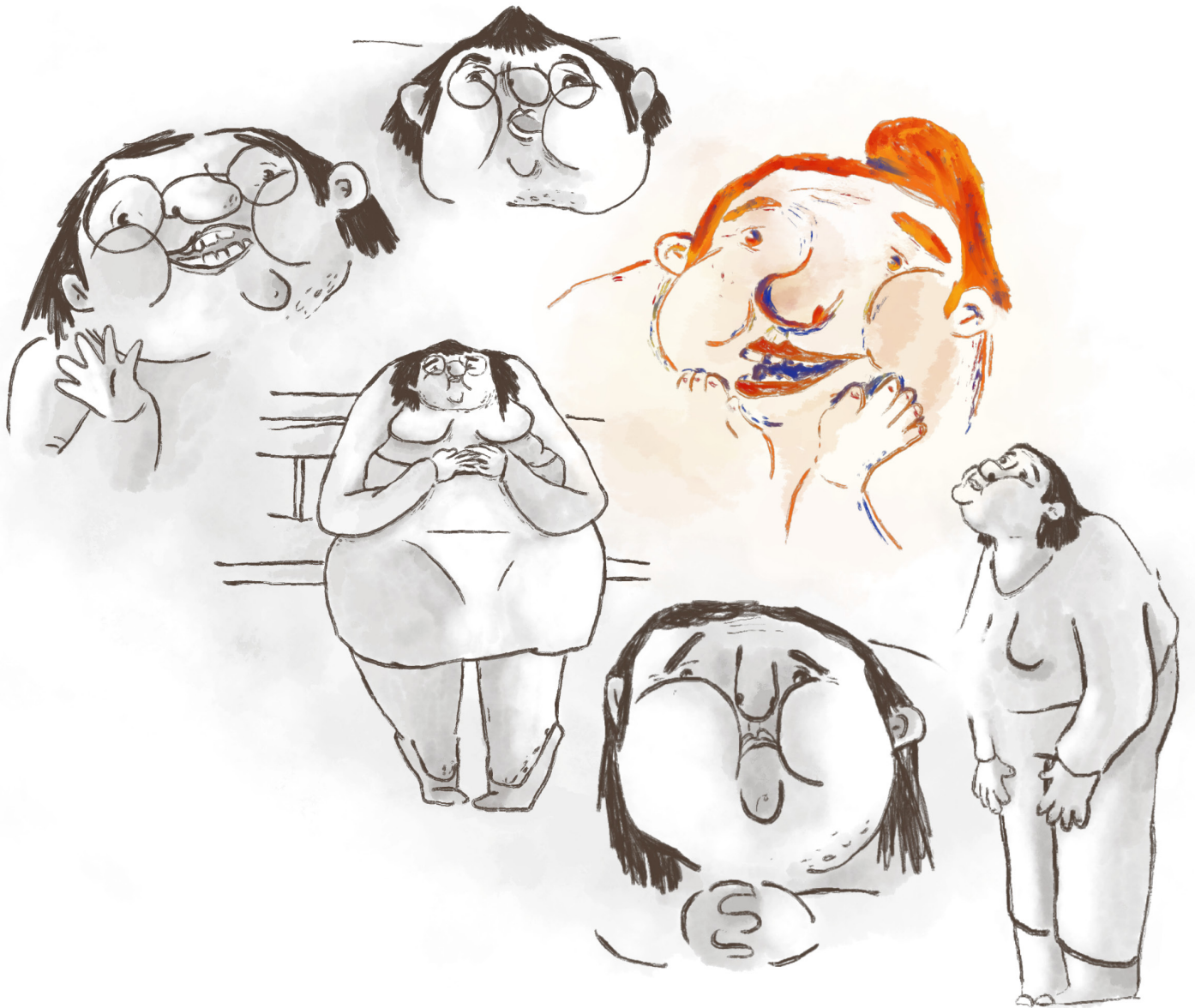
synopsis

Qu'est-ce que la Folie ? Que porte en eux les «Fous», dont les autres seraient allégés ? Qui sont ces semblables différents, étranges ? Une rencontre est-elle possible entre nous tous ?

A travers plusieurs portraits sensibles de personnes souffrant de troubles psychiques, ce documentaire animé nous plonge dans le récit d'une journée à plusieurs voix, qui se répondent, se recourent, s'ignorent ou se rencontrent.









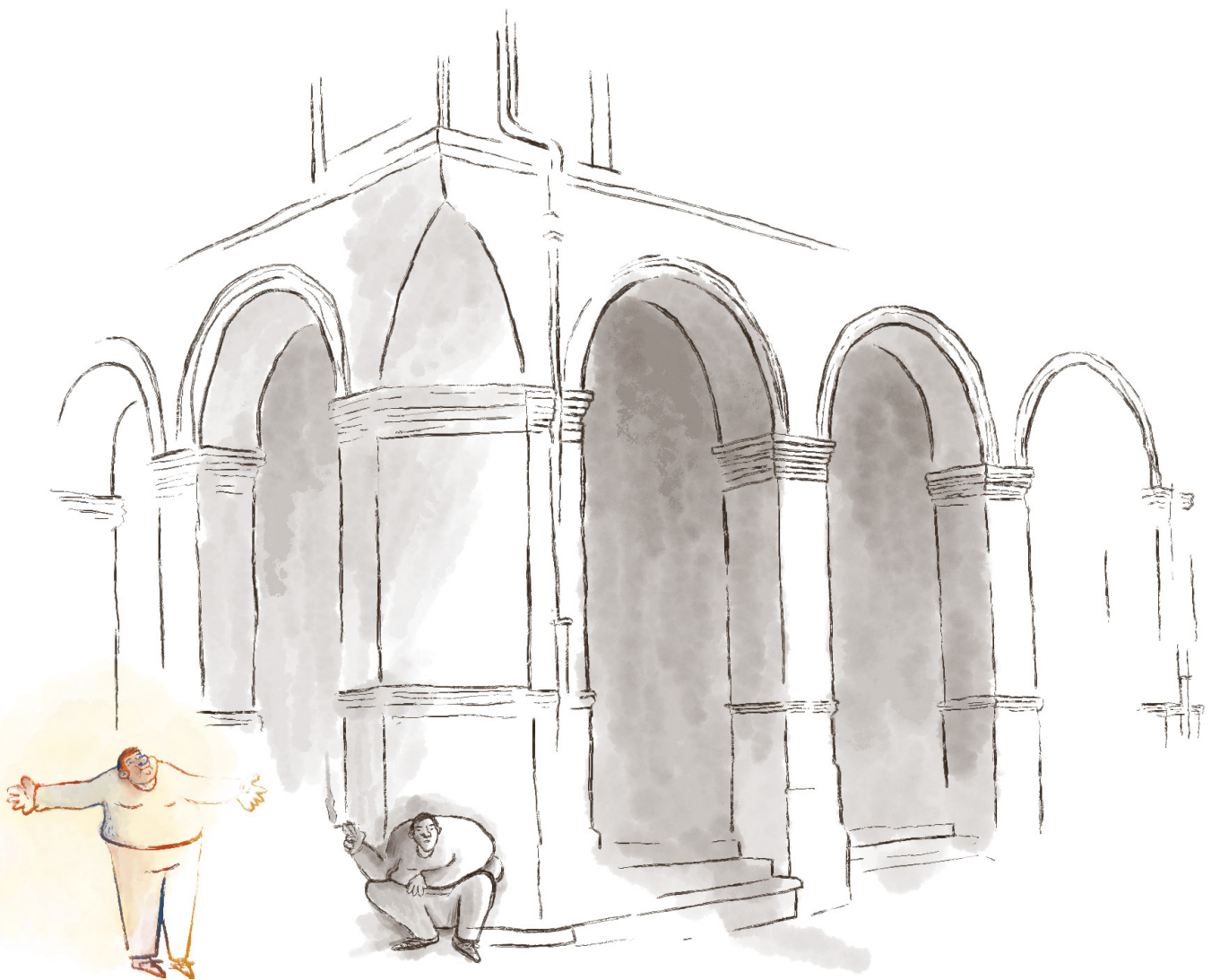












les halles de Cadillac

LE SON EN DEUX TEMPS

PRÉ - RPOD

LA PRISE DE SON

LE MONTAGE SON

Pour la prise de son et le montage son, j'aimerais m'entourer de Camille Erder, qui finit son cursus au CREADOC (Master en réalisation de documentaires sonores et vidéos) à Angoulême cette année, et qui a une expérience dans le documentaire que je n'ai pas.

Je suis assez sensible à son regard sur les choses. Son film de fin d'études s'intéresse au quotidien des personnes déficientes visuelles et à leur rapport au monde et au handicap. Elle adore déjà dans son travail l'aspect humain d'une catégorie de personnes «hors normes» et leur donne la parole comme j'aimerais le faire dans mon documentaire animé.

Son regard généreux, à l'écoute des différences de l'autre, s'accordera à mon travail sans aucun doute.

Son expérience et son savoir dans le milieu du documentaire peut apporter de la finesse à mon travail sur place ainsi qu'au montage son.

Elle saura aussi veiller à ce que le son enregistré soit de bonne qualité selon les situations.

Elle sera donc présente sur place avec moi, avec le matériel d'enregistrement, pour une durée de un mois, durée estimée pour les enregistrements.

Et c'est ensemble que nous fabriquerons le montage son, sur le logiciel Protools.

POST - RPOD

LE BRUITAGE

Le bruitage sera retravaillé après la création des images animées, il viendra améliorer, retoucher les ambiances peut-être déjà présentes dans la bande son déjà créée à partir des enregistrements live. Mais il viendra également ajouter des dimensions sonores non enregistrées. Il pourra apporter des sons fantasmés, irréels, faisant écho à des émotions, des sensations.

LA MUSIQUE

La musique, pour l'instant je l'imagine brute, directe, timide, touchante, tendue, fatiguée, excitée ... à l'image des témoignages. Elle accompagnera, ou ira à contre sens.

Mais elle ne sera pas toujours présente dans le film.

Les instruments seront simples, l'harmonica, la guitare, le ukulélé, les percussions, la flûte. Plutôt des petits instruments portatifs et spontanés.

L'aide à l'écriture pourquoi faire ?

Je n'ai encore jamais demandé d'aide à l'écriture.

Mais pour ce projet, cette aide me paraît indispensable, puisqu'il y a un gros travail en amont à l'écriture.

Le projet étant écrit à partir de sources documentaires, j'ai besoin de ce soutien pour me permettre d'avoir le temps d'aller à la rencontre des autres, de comprendre, de repérer les lieux, les univers, de faire connaissance, et je vais aussi avoir besoin de louer du matériel pour enregistrer un son de qualité, et de mains fortes pour la prise de son !

Cette aide à l'écriture va me permettre de faire tout ce travail de terrain, et d'avoir du temps pour que les rencontres se fassent, que les gens m'acceptent dans leur environnement.

Je veux pouvoir participer au quotidien de chaque institution, il va donc falloir prévoir plusieurs aller-retour à Cadillac et ses alentours.

Et l'enregistrement étant la base de mon film et ce qui va me permettre de structurer mon scénario, je tiens absolument à m'entourer de quelqu'un de compétent en technique de prise de son et en montage son.

Le travail de montage son sera conséquent, et c'est une étape essentielle, où il est important de prendre du recul, de gérer le rythme et le sens. C'est pourquoi il est important de faire ça avec quelqu'un qui a l'expérience du son et du montage. Je sais que ce sont des notions très bien enseignées au CREADOC, c'est pourquoi, j'aimerais beaucoup avoir les moyens de financer Camille sur ce travail, qui en plus, finira juste son cursus à Angoulême et cette union lui donnera une opportunité de travail immédiate !

ooh ouiii

aidez-
moi !!

je veux faire ce
film

de l'aide mon
cœur !!!

s'il vous plaît !!

Note d'intention

INTRODUCTION

J'ai passé mon enfance et mon adolescence dans un village marqué par la question de la folie.

La ville de Cadillac, en Gironde, a en son sein un hôpital psychiatrique qui accueille des personnes présentant des troubles psychiques et amenées à habiter et circuler dans la cité.

C'est une chose assez intrigante, et même effrayante, lorsqu'à 12 ans, en allant acheter le pain ou en jouant avec les copines dehors, nous croisons ces personnes étranges. Leur bizarrerie les rend souvent effrayants, monstrueux, inadaptés, à nos yeux. On les regarde de travers, ou au contraire on les ignore.

Mais ma mère, Béatrice Cazemajou, assistante sociale dans cet établissement, a su au quotidien et depuis ma petite enfance, par son discours, sa manière de s'adresser à ces personnes lorsque nous les croisons dans la rue, leur restituer un visage humain, à mes yeux.

Quand j'étais effrayée en voyant, par exemple, Martine à l'espace culturel s'approcher de nous, avec cette démarche ballante, ses lèvres énormes et légèrement bavantes, ses lunettes en cul de bouteille, et qui interpellait ma mère en lui parlant très très près, comme si elle n'avait aucune notion de l'espace personnel, j'étais inquiète.

Mais la réaction très calme de ma mère, discutant avec elle comme avec n'importe qui, lui disant sans aucune gêne «*Martine, décalez-vous un tout petit peu pour qu'on discute, vous êtes un peu près*», et Martine répondant «*ah oui*» tout en se décalant. Et une fois la conversation terminée, je demandais à ma mère en chuchotant et en m'agrippant à son bras «*maman, c'était qui ?*», «*c'est une dame que j'aide à mon travail, elle vient souvent ici, elle aime beaucoup lire*», la banalité de ses réponses m'a amenée à me dire qu'elle n'était pas «dangereusement différente»...Juste différente. Ces rencontres impromptues sont passées d'étranges, effrayantes, à touchantes et parfois drôles pour la jeune ado que j'étais.

Par les scènes auxquelles j'assistais et le récit que ma mère pouvait me faire de ses rencontres dans le cadre de son travail, des surprises à propos de leur façon décalée de s'approprier le monde, de s'exprimer ou de se taire... autant de pépites drôles, drôlement poétiques et sensibles.

Mais aussi, leur façon de vivre avec une souffrance qui s'exprime dans leur créativité, qui s'expose dans leur chair ou encore qu'ils nous livrent avec brutalité, comme une gifle qui nous laisse abasourdis, assommés.

Dès lors, mon regard s'est posé différemment sur eux et leur étrangeté, un regard moins ignorant, moins apeuré.

De plus en plus intéressée, je découvre grand nombre de choses de ces personnes qui me font me dire qu'elles méritent au même titre que chacun de nous, qu'on les regarde, qu'on les lise, qu'on les entende, et qu'on les rencontre.

Dans le domaine de la création, qui sert souvent de moyen d'expression, je découvre des choses époustouflantes, des poèmes (notamment ceux de Patrick Boureille,

ancien patient de l'hôpital de Cadillac, découvert récemment. Cf annexe 1 «*mon bonheur est complet*»), des tableaux, des écrits, ou juste des paroles qui m'interpellent de par leur véracité, leur spontanéité et toutes ces choses m'émeuvent.

Le désir de faire un documentaire animé sur l'humanité de ces personnes est de plus en plus fort. Pour autant, mon questionnement reste entier: leurs regards qui nous transpercent ou nous ignorent, leurs démarches traînantes hors de notre rythme pressé, leur solitude s'exprimant dans leurs soliloques ou leurs rires impromptus, inattendus, leurs mots dont le «non-sens» occasionne gêne et embarras, des mots parfois «sans queue, ni tête» qui nous laisse démunis.

J'ai donc envie, d'abord dans une démarche personnelle, d'en savoir plus sur ce que vivent ces personnes, sur ce qui dans leurs vies, à chacun, les rend heureux, ou triste, sur leurs émotions et sensations, leur quotidien, la place qu'ils trouvent dans le monde, malgré celle qu'on leur attribue d'office.

Et en tentant de m'approcher d'une réponse différente de celle proposée par notre ignorance et nos craintes, j'aimerais réussir à retranscrire tout ça dans un documentaire animé. Je veux enregistrer une banque de documentation sonore recueillie avec eux et grâce à une expérience commune, dans leurs espaces à vivre. Et sur le même principe de création que mon film *Ginette*, je souhaite partir d'un montage de ces témoignages pour ensuite traduire les émotions en mouvements et en couleurs...

Je voudrais que mon film puisse être comme un pont, une passerelle qui donne à comprendre plus de choses sur les personnes qui souffrent de troubles psychiques, et dans le meilleur des cas, qui favorise l'élan vers «l'autre, différent».

Et si ça ne va pas si loin, au moins, le film permettra la rencontre des personnes qui témoigneront, avec moi et avec un public.

LA DEMARCHE

Comment dépasser la folie, pour rencontrer l'homme ?

Loin d'une démarche scientifique qui tendrait à expliquer ou à comprendre les pathologies et leurs processus, il s'agirait à travers des rencontres, des moments partagés, des échanges, de saisir l'humanité de la folie et par la même ce qui nous rassemble.

Ce sera, du mieux que je peux, un film touchant et poétique, avec des pointes d'humour, des pointes de peine et beaucoup d'espoir !

Mais surtout pas un film qui s'apitoie.

Pour l'instant, je ne sais pas encore bien si je souhaite me représenter dans le film. A priori je ne préférerais pas, pour me concentrer vraiment sur le quotidien des personnes rencontrées, sur leurs émotions, leurs routines, pour les faire parler eux, et non moi. Puisque je serai déjà à l'origine de l'animation, donc de la retranscription des émotions, je pense que mon regard sera déjà assez présent et qu'il n'est pas

nécessaire que l'on m'entende, en plus.

Mais si des échanges forts sont enregistrés avec moi, je pense que je ne dois pas exclure la possibilité de me représenter, puisque après tout, le film porte sur la rencontre, le partage de moments du quotidien, et si ces rencontres se font par le biais de ma présence, il pourra être intéressant d'envisager ma représentation dans le film.

Et pour ce qui est des éducateurs, soignants, infirmiers, psychologues etc, il me semble qu'ils pourront être présents dans la mesure où ils partagent leur quotidien, mais je ne souhaite pas les mettre non plus en avant. J'aimerais que le film laisse vraiment la parole aux personnes concernées.

Ce projet nécessite d'être accueilli dans des structures de soins et associatives recevant des personnes souffrants de troubles psychiques, et de m'immerger, en gênant le moins possible la vie institutionnelle, en une présence bienveillante.

Cette mise en situation prendrait la forme d'une observation participative dans le cadre des activités / des ateliers, par exemple, dans lesquels j'aurai la possibilité de prendre part.

Cette immersion a pour objectif de me faire accepter dans l'environnement quotidien afin d'aboutir à des échanges spontanés.

LES LIEUX

Voici les lieux dans lesquels je souhaiterais aller afin de passer du temps avec les personnes, et de comprendre comment fonctionne l'endroit. J'ai fait une demande auprès de chacune de ces unités, et pour l'instant les réponses sont favorables et plutôt enthousiastes.

Je pense que le film ne portera pas sur autant de lieux que ça, mais afin de me rendre compte de comment tout fonctionne et de voir là où je me sens le mieux avec les personnes, avec les équipes, le repérage se doit d'être aussi large au départ.

Puis, une fois mes marques prises, je pourrais resserrer le documentaire sur trois ou quatre lieux au plus, de façon à ne pas trop me perdre et à favoriser les échanges en étant là le plus souvent possible.

-Le Centre hospitalier de Cadillac dans différentes unités :

-hôpitaux de jour, accueillant des personnes en soins à la journée, avec prise de repas en commun le midi et proposant des activités (peinture, écriture, groupe de parole...) ou des sorties, des accompagnements individuels.

-le Centre d'accueil thérapeutique à temps partiel CATTP, où les personnes sont accueillies sur un temps d'atelier défini avec eux (1h30 environ), pas de prise de repas en commun.

-l'unité de moyen et long séjour, lieu d'hospitalisation à temps plein pour des personnes dont le projet de sortie de l'hôpital n'est envisageable que sur un long terme et le plus souvent vers une institution médico-sociale.

-le SASS, Service d'accès aux soins et social, destiné aux personnes qui habitent la cité Cadillacaïse, ce lieu est ouvert 7j/7, pas de soins dispensés, lieu d'accueil et de rencontres, où des activités et des sorties s'organisent au grès des envies et avec l'étayage d'éducateurs.

-Le GEM Entr'Act, soutenu par le SASS, ce groupe d'entraide mutuelle est un ensemble de patient organisé en association et proposant des activités socio-culturelles, artistiques etc.

Le centre Montalier à St Selve, lieu dit de «post-cure», accueillant des jeunes de 18 à 25 ans, pour une durée de 3 ans après une hospitalisation en service de psychiatrie, qui nécessite une poursuite de soins et un accompagnement vers une autonomie sociale et/ou professionnelle.

-Le Bistrot rue Ausone à Bordeaux, espace associatif de rencontres.
Bar associatif sans alcool et ouvert à tous, «le Bistrot» s'adresse en particulier aux personnes en situation d'isolement et/ou de souffrance médico-psycho-sociale.
Lieu original d'accueil et de vie associative, il s'organise autour d'un G.E.M et propose des actions visant à favoriser le partage, la convivialité, la prise de responsabilités à travers le quotidien du lieu et le développement de projets et d'activités collectives.

Tout ces lieux accueillent des personnes très différentes, je pense qu'il est important d'aller dans des GEM, puisque ce sont des endroits beaucoup moins encadrés, où les personnes se retrouvent entre elles pour passer de bons moments, la parole y sera probablement plus libre.

Mais à la fois, il est important aussi d'aller dans des lieux comme les unités de moyen et long séjour où la parole est peut être moins évidente mais où les moyens d'expressions sont différents, les corps et les attitudes, les manies de chacun parlent aussi beaucoup, et peut-être les ateliers avec des moments où l'expression passe par la création artistique.

une journée de formation

- DANS LE VIF DU SUJET -

Le 11 avril, l'association de Cadillac «*les Passerelles*», avait organisé une journée de formation adressée aux professionnels du milieu médico-social ainsi qu'aux citoyens de Cadillac intéressés par le sujet ; visant à débattre autour de la maladie psychique et surtout: **Comment organiser les espaces pour favoriser la rencontre et le vivre ensemble entre patients/professionnels de santé/citadins etc.**

Le sujet de cette formation touchait de très près à ce dont j'ai envie de parler dans mon film, je m'y suis donc inscrite.

La journée était organisée avec différents temps. Il y a eu des interventions plutôt intellectuelles : de psychiatres, de philosophes, journalistes, médecins etc. Et notamment celle de **Patrick Coupechoux**, journaliste spécialiste de la psychiatrie, qui avait organisé son discours autour de «**l'humanité de la folie**».

Mais il y avait aussi, et c'est ce que j'attendais le plus, des temps où la parole était donnée aux personnes concernées.

Notamment la table ronde animée par **Blandine Ponet**, infirmière en psychiatrie et écrivain sur le thème de la folie.

J'étais justement entrain de lire: *Folie, leçon de choses*. Blandine se pose des questions très poussées sur son rapport aux «fous» et notamment son rapport d'humain à eux ; elle questionne aussi la mince frontière entre «soignant et soigné». Qui soigne qui, et comment ? Qui a besoin de qui ?

Et finalement, qui n'est pas «malade» ?

Elle a écrit récemment un autre livre, *Les fracassés de vivre*. Si mon film avait pu porter le même titre, ç'aurait été Génial !

Autour de cette table ronde, il n'y avait que des personnes souffrant de troubles psychiques, certaines appartenant au GEM' de Libourne, d'autres à l'association Arc en Ciel, ou au centre de soins de Montalier, et autres.

Tout le monde n'a pas réussi à s'exprimer par la parole, mais tout le monde s'est au moins présenté.

Les choses qui ont été dites, pour la plupart, étaient étonnamment justes, construites, et censés.

J'ai été très touchée par ce moment, qui m'a confortée dans mon désir de faire parler leur humanité dans mon court métrage.

EXTRAIT DE TÉMOIGNAGES :

Je n'ai sélectionné que des petits passages du débat, ceux qui me touchaient le plus, par leur justesse, et leurs fantaisies.

Ces sources ne me serviront probablement pas pour le montage son du film parce que les voix sont amplifiées et l'enregistrement n'est pas intimiste du tout. Mais les choses dites ont et vont nourrir mon travail.

Blandine est la seule personne dite «non malade», elle est infirmière en psychiatrie et anime le débat.

(Je suis désolée pour les personnes dont je ne note pas le nom, c'est simplement que je n'ai pas leurs noms...)

Jean Thomas (résident) : Est-ce que vous êtes malade ?

Blandine (infirmière) : Et bien en fait, comme ça, non, je suis infirmière. Mais en même temps probablement que c'est quand on arrive à ne pas oublier la partie malade qu'on a en soi-même, qu'on arrive un peu à se parler les uns les autres. Parce que si on se dit, «*ah bien moi je ne suis pas malade, et vous vous êtes malade*», on n'arrive pas à faire de rencontre quoi...voilà.

Jean Thomas : Et bien moi, justement, ça tombe très bien, sur la question de malade, pas malade.

Parce qu'on parle souvent de la différence, respect du malade, et surtout respect de SA différence.

Mais moi il y a quelque chose qui m'a toujours, un peu paru bizarre. Quand on dit respect de la différence, on oublie un truc essentiel, c'est le respect du point commun principal.

C'est le respect de l'humanité de la personne, et quand je dis humanité, je veux dire ses idées, même si elles peuvent être confuses, sa vie privée, et toutes ces choses là qui composent chaque humain. Ces choses là, il faut les respecter chez un malade, avant sa maladie.

(...)

Blandine : Vous disiez on est aussi nombreux dans l'humanité que le nombre d'étoiles ?

Sébastien (résident) : Oui, c'est sûr.

Blandine : Et au fond je me demandais, est-ce qu'on peut dire que le désordre de cette différence est effrayant ?

Il y en a qui disent oui, et d'autres non.

Cécile (résidente) : Euh, je pense qu'il y a des différences par rapport à la vie active. Moi qui est malade à Montalier et qui est consciente de ma maladie et qui sait ce que j'ai, je pense qu'il y a du racisme.

Euh dans la vie actif, c'est très très dure de travailler dans la vie ordinaire, c'est vrai que, on souffre beaucoup, moi quand je vais à Bordeaux, je me sens une personne normale, et quand je vais à Montalier, je suis une personne pas normale.

Donc je me pose des questions, pourtant je suis très bien soignée, c'est pas le souci, mais je me pose des questions par rapport à ça...voilà.

Blandine : Ca me rappelle quelqu'un que je connaissais qui me disait : «vous voyez dans le bus, les gens sont gentils avec moi parce que personne ne sait que je suis malade».

J'ai l'impression que ce dont vous parlez, c'est le poids de la maladie psychique quand on doit porter ça.

Il y a toujours une solitude au fond, même si on vous aide, comme vous le dites en disant «je suis bien soignée», mais on comprendra jamais complètement à quel point c'est douloureux, à quel point vous souffrez.

Jean Thomas : Pour revenir, oui on souffre, ça c'est sûr. C'est facile de dire ça, mais le poids de la société, la société qui nous stigmatise : la peur du fou dangereux, la peur du dépressif qui peut sauter du pont.

Toutes ces choses là je vous assure que quand on souffre déjà, ça rajoute un poids énorme. Dans le bus, comme disait Blandine, les gens ne savent pas que vous êtes malade, mais nous on se dit : «si ça se trouve tout le monde le sait !»

Et alors que bon, je pense pas que ça saute au visage...Mais voilà, moi le fond de ma pensée, c'est la peur que les autres ont.

Cécile disait du racisme, le racisme c'est la peur d'une différence. Pour moi, là c'est pareil, et en plus dans le racisme, il y a des associations de défense de droit des personnes qui souffrent de racisme.

Quand on est malade et que la télé rabat de temps en temps que les schizophrènes ont tué des gens, moi je trouve ça honteux. La télé condamne ouvertement les actes de racisme, mais elle stigmatise les malades psychiques.

(...)

Blandine : Quand vous dites il y a le racisme, les gens nous en veulent.

Si au fond on inversait les choses ?

Si vous pouviez penser au racisme des autres envers la maladie mentale, comme le fait que: les gens normaux, soit disant ils sont «normaux», donc ils devraient être bien dans leur peau.

Et bien au fond, ils sont pas si bien que ça dans leur peau, donc votre maladie est ressentie comme une sorte de menace par son mystère.

Parce que vous leur faites peur, parce que eux, ils savent pas comment se débrouiller avec la maladie.

Et du coup, au lieu de se dire, «ah mais voilà quelque chose d'intéressant, un mystère, je vais essayer de le comprendre» ,pas du tout, ils vous rejettent.

Parce que déjà peut être que, Cécile vous dites, qu'on veut pas de vous dans le boulot, mais il n'y a pas que vous dont on veut pas dans le boulot, il y a plein de gens au chômage il y a jamais eu autant de gens au chômage, donc vous êtes pas seule à pas trouver de boulot quoi.

Mais au fond, quand les gens ont peur, c'est quand même que peut-être qu'ils ont tellement de mal à vivre psychologiquement, peut-être qu'ils ont des belles baraques avec des piscines ou je sais pas quoi, mais au fond, la baraque, la piscine, ça ne leur sert pas temps que ça, vous voyez ?

Jean Thomas : A nous non plus.

Blandine : Oui, à vous non plus voilà.

Rires

Autre personne (résident) : Je m'autorise de changer de sujet, j'appartiens à une association qui s'appelle l'Arc en ciel, vous en avez peut-être tous entendu parler, c'est une association de patients stabilisés, à Marmande.

C'est-à-dire que, petit à petit, on a fait un nouvel état d'esprit, on ne parle pas de médicaments, on ne parle pas de soins, on parle d'activités.

Chacun ou chacune pratique les activités qui lui plaise et qui la mette en valeur. En mettant

en valeur le patient, on le soigne bien. On lui dit qu'il est valable, qu'il existe, qu'il a des proches, qu'il a des amis, parfois même des couples se créent. Tout ça pour finir en vous souhaitant qu'il y ait d'autre Arc en ciel dans vos vies, d'autres personnes que vous croiserez, qui vous adressera un sourire, de la compassion, de l'amitié aussi, parce que tous, nous, nous sommes en souffrance d'un manque d'amour.

C'est un ressenti, c'est pas forcément la réalité, c'est un ressenti. Un manque d'amour qui fait que l'émotion nous gagne.

C'est pas facile pour moi de m'exprimer maintenant, mais ce que je voulais dire en conclusion c'est que ON EXISTE et parce qu'on existe, vous aussi vous existez par nos yeux.

Parce qu'on a besoin les uns des autres, les invalides, comme des médicaments, comme des patients, c'est une chaîne de solidarité, une chaîne où tout le monde s'appelle: des Hommes.

Jean Thomas : Alors ça c'est vraiment quelque chose de très bien.

Parce que souvent qu'on soit malade ou pas, on se demande si on est utile et alors ce que tu viens de dire, moi ça m'a fait chaud au cœur.

Un endroit où, comme ça, les gens se rassemblent avec des passions et où on se sent exister.

C'est ça qui manque à beaucoup de gens, un endroit où on se sent exister.

Alors pour répondre à Blandine, sur la question des gens qui sont dits normaux et qui ont peur ; moi je suis plutôt d'accord.

Cependant je pense qu'il y a aussi une peur, souvent on me traite un peu comme un malade contagieux, je sais pas si vous vous rendez compte, on veut pas m'approcher de peur de devenir «débile».

(...)

Sébastien : Quand on est en psychiatrie, quand on est malade, on est un peu plus une personnalité qu'un personnage, on a notre personnalité, chacun, elle est entière, elle est une, elle est unique.

Moi j'ai vécu des hospitalisations, c'était la bagarre, mais moi j'ai la chance de pas avoir les séquelles physiques, et je pense que être connu dans une ville, c'est aussi la personnalité, on retient le prénom avec la personnalité.

Maintenant, dans la ville, je pense que c'est comme le hasard. Je pense que pour un patient de l'Entr'Act, pour quelqu'un qui connaît les services d'un médecin, je pense que la ville c'est un hasard.

Blandine : Il faut nous expliquer un petit peu mieux.

Sébastien : je pense qu'on est plus une personnalité qu'une personne quand on est schizophrène, on est une personnalité avec son caractère et on est un peu moins une personne qui va au boulot tous les matins. on est marqué quand même.

Et le hasard, c'est la vie parmi les autres.

Par exemple, moi j'entends Félix Gonzales, il est en ville et il a pas le pas assuré, par rapport à l'approche des autres sur lui. Il a pas la confiance.

(...)

Blandine : J'ai une amie qui est malade qui m'a dit, «il n'y a que des minima sociaux dans ma chorale et vraiment je veux personne d'autre.

Je veux pas me mélanger aux autres.»

Je me suis dit que votre expérience, la maladie, folie, psychose.

Les gens «normaux» ne sont pas passés par ces choses là.

Cécile, chuchote : ils connaissent pas....

Blandine : Donc ils imaginent, mais, Tosquelles il appelle ça : le vécu de la fin du monde dans la folie.

Moi quand j'ai vu ce titre je me suis dit si vous voulez que c'était une métaphore, une expression pour dire c'est la catastrophe.

Mais cette amie, un jour elle m'a téléphonée en me disant : «*Blandine, je vois le monde disparaître*», et après coup j'ai fait attention et plusieurs personnes m'ont parlée de disparition du monde et ça quand même, c'est une expérience qui est, on pourrait dire, au-delà de l'humain, qui est terrifiante.

Mais du coup, est-ce qu'il n'y a pas quelque chose : on peut dire, vous êtes entre vous, mais peut-être que la compréhension que vous avez entre vous, elle vient de fait de cette expérience que vous avez connue terrible et que nous, nous n'arriverons jamais à comprendre entièrement. Bien sûr on a une autre compréhension, je ne dis pas qu'on ne comprend rien.

Mais ça rejoint un peu ce que disait Thomas ce matin, quand il disait, ce sont les plus marginaux qui sont capables de faire preuve de plus d'hospitalité.

Jean Thomas : Les marginaux sont hospitaliers, l'ouverture d'esprit, ce qu'on retrouve quand on est entre nous, c'est ces expériences qui nous ont marqués, elles créent également une ouverture d'esprit.

Moi j'ai une hypothèse, quand on est enfermé à l'hôpital dans nos têtes on a besoin de s'évader.

Moi j'ai fait des centaines de kilomètres dans ma tête hein, des balades mentales sur des kilomètres dans les étoiles même.

On dit souvent, lui il est dans la lune, mais si il est dans la lune, c'est peut-être parce qu'il en a besoin.

Quand on est enfermé, moi je vous assure que la lune c'est cool.

La lune elle brille et on a besoin de lumière au fond de la chambre d'hôpital. Et je pense que c'est ces expériences là qui forment l'ouverture d'esprit et qui permettent entre personnes qui ont eu ce genre d'expérience. C'est ça qu'on aime retrouver, quand on discute entre nous, on peut dériver la conversation jusqu'aux étoiles.

Comme disait Sébastien avec la métaphore du nombre d'étoiles dans le ciel, parce que effectivement la diversité de l'humanité c'est ça. Parce que les étoiles, il y a le vide et le vide ça fait peur. Il y en a une pour chacun, mais elles sont toutes différentes, et l'espace, ça fait peur. La différence ça fait peur aussi.

Cette journée m'a rappelée à quel point il était primordial d'aller vers les autres, d'aller «rencontrer» nos semblables, différents, pour se sentir exister.

La trame narrative

ESPACE TEMPS : UNE JOURNÉE

La trame narrative s'organise sur un espace temps qui se déroule sur une journée entière, du matin au soir.

Elle mettra en scène le quotidien, avec ce qu'il comporte d'habitudes, de rituels, de répétitif et de commun à chacun de nous. «La journée» comporte des repères universels : le lever, le petit-déjeuner, le déjeuner, le souper, le coucher. Ainsi la trame du film sera construite sur des repères communs à tous, pour mettre en avant ce que nous partageons... Le temps.

Une diversité de portraits s'entremêleront marquant à la fois les différences et les points communs ; un dialogue s'instaurera et circulera alors entre les personnes et les lieux, autour du même moment de la journée, jusqu'au soir, au départ pour certains, au coucher pour d'autres. Puis la journée suivante s'amorcera à la fin du film.

LE RYTHME

La singularité de chaque individu, leurs parcours, les lieux où ils se trouvent, leurs façons de s'exprimer... favoriseront des ruptures dans le rythme du film.

Passant du silence au brouhaha, du calme à l'agitation, des cris aux mots.

Je vois le rythme comme une ligne agitée qui cherche à se stabiliser, avec une sorte d'excès dans tous les états, qui vient de temps en temps s'équilibrer, se tempérer, la ligne se stabilise dans des moments d'équilibre mis en évidence par la justesse et la finesse des propos recueillis, le rythme «normal» de parole, de marche, de vie. Le fil se tend...et lâche, le rythme se rompt etc.

note technique

LES ETAPES DE FABRICATION

LA DOCUMENTATION / L'ÉCRITURE DE LA TRAME NARRATIVE ET DU SCÉNARIO

Rencontre avec les équipes et les personnes sur les lieux, pour présenter mon projet, faire connaissance et définir les temps et les modalités de ma présence.
Suite à cela, m'intégrer dans ces structures, y être accepté, y passer du temps et faire du repérage.

Revenir dans ces structures, après y avoir déjà été intégrée et reconnue, pour effectuer des enregistrements sonores sous différentes formes, de l'enregistrement d'ambiances générales dans des lieux collectifs (moments de repas, d'ateliers, moments informels...) à des enregistrements plus intimes, d'échanges avec des personnes en particulier.

Le matériau sonore ainsi récupéré constituera la source documentaire, matière première du film.

Récupérer tous les enregistrements et en extraire les passages servant le propos. Mes choix se porteront sur tous les moments où l'émotion sera perceptible, soit dans les paroles : cris de joie, de colère, rires, peines, échanges, mais aussi dans les silences.

A partir de cette sélection, j'effectuerai le montage de la bande son (10 à 15 minutes). Ce sera la trame narrative du film, ce à partir de quoi le scénario découlera.

LA RÉALISATION

Une fois la bande son créée, la trame sonore posée, et le scénario rédigé, je réaliserai un premier jet d'animation, pour fixer le rythme et les temps forts à l'image.

J'essaierai de la faire d'une traite au départ en écoutant la bande son, afin de garder l'authenticité de mes émotions et du ressenti.

L'image ne sera pas l'illustration de la bande son, il s'agira d'avantage de retranscrire par l'image animée les émotions et les sensations induites par la bande son et alimentées par mon expérience du temps passé auprès d'eux.

Une fois l'animation à peu près fixée, je pourrai me focaliser sur le mouvement animé, le mouvement des corps, le mouvement des décors, des transitions....

En espérant à ce moment là, obtenir, avec un producteur, les moyens de faire le film dans un studio, avec des renforts en animation, compositing etc.

LA TECHNIQUE

En animation 2D traditionnelle sur un logiciel me permettant d'être le plus près possible d'un rendu papier, encre et brou de noix.

L'animation me permettra de traduire des sensations et des émotions sans «limite» de représentation. Tout ce que la prise de vue réelle, dans un documentaire classique, ne peut pas montrer, l'animation le peut.

L'ESTHÉTIQUE

Les corps seront utilisés pour exprimer ce que ressentent ces personnes, un corps pouvant sortir, s'extraire d'un autre, s'étirer, se déformer, se morceler, se retrouver enfermé dans un carré, physiquement représenté, qui se rétrécit.

Le corps gênant ou gêné.

L'animation va me permettre par des transformations irréelles de représenter ce qui est pourtant réel dans les émotions.

Essentiellement en «noir et blanc», la couleur sera utilisée à condition qu'elle ait un sens à un moment précis. Et elle ne sera pas de la mise en couleur «classique», mais des couleurs vives, dans les traits, la couleur sera animée et changeante avec les émotions, pour servir le sens.

La camera servira les sensations, les décors seront animés pour s'approcher ou s'éloigner de choses, en en faisant apparaître d'autres, par déformation de la perspective etc.

L'univers graphique du film sera lâché, libre.

La métamorphose sera plus utilisée que le cut, pour donner un aspect continu de la pensée, de la parole.

Sauf justement, quand la parole se voudra CUT, la mise en scène pourra l'être aussi.